

UNE REMARQUABLE FIGURE VIENNOISE :

michel SERVET

- MICHAEL SERVETO -

SON DEFENSEUR POSTHUME :

sébastien CASTELLION

APÔTRE DE LA TOLÉRANCE

REDIGÉ PAR DEUX FF. : DE LA LOGE

concorde et persévérance

ET OFFERT PAR LA LOGE - A L'OCCASION DU

congrès des loges de l'est.

OR. : de Vienne LE 23 MAI 1963



Michel S E R V E T

(1511-1553)

C'est le 29 Septembre 1511 vraisemblablement, dans la petite ville de Tudela, sur les bords de l'Ebre, que naquit Michel SERVET alias REVES. Ce dernier nom était celui de sa mère d'origine française. Son père, petit notaire de province, natif de Villeneuve en Aragon, appartenait à l'ancienne noblesse de robe espagnole.

A quatorze ans, dit-on, notre étudiant " entendait le latin, le grec, l'hébreu et possédait des notions très étendues en mathématiques et en théologie scholastique ". Les discussions religieuses, suscitées vraisemblablement par les écrits de Luther qui se répandaient alors en Espagne, le passionnaient déjà.

Il participa donc aux discussions religieuses, non pour prendre position - du moins pas encore - mais simplement pour le plaisir d'argumenter, avec l'ardeur de tout jeune homme de son âge désireux de mesurer ses connaissances et d'expérimenter ses vues personnelles dans la confrontation des idées. Passion dangereuse cependant car l'Inquisition veillait.

Aussi le père de SERVET jugea-t-il prudent de faire quitter l'Espagne à son fils et de l'envoyer à Toulouse poursuivre des études de droit, sous la conduite et la protection de J. Quintana, confesseur de Charles-Quint.

SERVET ne devait jamais revoir son pays natal. Il avait alors quinze ans lorsqu'il entra à l'Université de Toulouse.

Désireux surtout de s'instruire, il étudia consciencieusement les lois; mais il ne négligea pas pour autant la question religieuse. Au contraire, soucieux, semble-t-il de se faire une opinion précise, et ne voulant admettre aucune thèse sans preuve - animé déjà de l'esprit scientifique des savants- sa conscience lui imposa de rechercher la vérité par lui-même. Non pas une vérité superficielle, susceptible de satisfaire l'esprit, mais la vérité fondamentale et si possible démontrée, capable de satisfaire à la fois les exigences de la raison et celles du coeur. Il se lança donc dans l'étude approfondie de la Bible.

Il se reporta aux textes sacrés les plus anciens, n'hésita pas à se plonger dans des écrits primitifs concernant d'autres religions ou croyances : juive, païenne, mahométane, etc... retenant au passage tout ce qui lui paraissait juste, persuadé, comme il le disait : " qu'en un meschant livre, on peut bien prendre de bonnes choses et témoignant ainsi d'une largeur d'esprit peu commune à son époque. En somme, il pratiquait déjà, comme l'écrit Hyacinthe Loyson : " La science des religions comparées. "

Au sortir de cette étude particulièrement poussée, SERVET n'avait sans doute, pas éclairci ou expliqué tous les mystères de la religion - quelqu'un y parviendra-t-il jamais ? - mais il en avait retiré, sur certains points précis, des vues personnelles qu'il considérait comme des certitudes. Ce qui était également une certitude c'est que ces vues " personnelles " caractéristiques d'un esprit très indépendant lui avait créé, déjà, quelques ennuis. Aussi Quintana, confesseur de Charles-Quint, craignant pour la sécurité de son protégé voulut l'éloigner de Toulouse. Il se l'attacha comme secrétaire et l'emmena en Italie.

Ce voyage devait marquer profondément SERVET.

Nous sommes maintenant en 1530 et, bien qu'âgé seulement de dix-neuf ans, SERVET possède désormais une opinion bien arrêtée en matière de religion. En bref, il repousse tout ce qui ne peut raisonnablement et logiquement se justifier ou s'expliquer. Il n'a plus alors qu'un seul but : faire triompher sa doctrine, qui doit ramener la religion chrétienne à sa pureté primitive.

Il se transforme en pèlerin, abandonne Quintana, quitte l'Italie. Il se trouva seul et complètement indépendant. Sans perdre de temps, il se tourna vers les seuls hommes susceptibles d'admettre ses thèses, véritablement révolutionnaires pour l'époque, : les chefs de la Réforme.

Par ce côté, SERVET est un vrai don Quichotte, d'avant la lettre, dont la vie se terminera en tragédie.

Il se rend à Bâle, puis à Strasbourg, dans l'espoir de rallier à sa doctrine, les " réformistes " qui y sont nombreux. Il ne convainc personne même pas avec les livres qu'il publie. Il ne réussit qu'à être chassé et poursuivi comme hérétique !

Pour échapper aux poursuites il changea son nom en celui de Michel de Villeneuve (nom du pays natal de son père) et quitta l'Allemagne pour la France, avec l'intention d'y étudier la médecine. Mais pour réaliser ce désir, il fallait de l'argent. Afin de s'en procurer, il chercha un emploi à Lyon, où il entra, comme correcteur d'imprimerie chez les frères Treschel. Là, il fut chargé de corriger une nouvelle édition de la géographie de Ptolémée. Il s'acquitta de cette tâche, pourtant nouvelle pour lui, avec une conscience telle que, selon Magnin : " il se montra un novateur de génie et posa les fondements de la géographie comparée " ; et lorsque l'ouvrage parut; ce fut " un véritable chef d'oeuvre d'érudition et de typographie ". Le savant géographe Elisée RECLUS a d'ailleurs écrit de Michel SERVET : " C'est un de ces hommes de divination scientifique comme on en compte à peine dix ou douze dans l'histoire de l'humanité ".

* *
*

Lyon, à cette époque, était la première ville du monde pour l'Imprimerie. C'était un grand centre européen de la Culture. Rappelons qu'Etienne DOLET y fut Maître-Imprimeur et, dit-on un Maître qui " s'était rangé du côté des ouvriers imprimeurs en grève contre leurs patrons pour de meilleurs salaires ".

C'est à Lyon, où il vécut cinq ans, que SERVET fit la connaissance de Pierre PALMIER, Primat des Primats des Gaules, Archevêque de Vienne, dont il devint l'ami. Le fait est à souligner, car c'est à PALMIER, sans aucun doute, que SERVET a dû de pouvoir s'évader de la prison de Vienne, et éviter ainsi d'être brûlé vif dans notre Ville.

C'est encore pendant son séjour à Lyon qu'il fit la connaissance du célèbre médecin Symphorien CHAMPLIER. Celui-ci, passionné de son art, devint son ami et le fortifia dans son désir d'apprendre la médecine. Aussi, dès que SERVET fut en possession de l'argent nécessaire, il se rendit à Paris sans plus attendre. Il y fut simultanément étudiant et professeur; tout en étudiant la médecine, il enseigna la géographie et l'astrologie. Ses cours remarquables étaient très suivis.

C'est au cours de ces études que SERVET devait faire la très importante découverte de la petite circulation du sang ou circulation pulmonaire. Cette découverte, il l'a exposée dans son fameux ouvrage "Christianismi Restitutio" - qui devait le conduire au bûcher - En des pages remarquables, il y explique le cheminement du sang ainsi que la modification de sa qualité par l'air aspiré, pendant son passage dans les poumons. Cette découverte, qualifiée de " fondamentale " et d' " extraordinaire pour l'époque " par les maîtres de la physiologie moderne, suffirait, à elle seule, à montrer le génie de SERVET et à le rendre célèbre à jamais.

SERVET n'est pas fait pour la gloire. Cependant, sa renommée allait grandissant, mais ce " non-conformiste " la dédaigne. Il préfère aller à contre-courant. Si bien qu'à la suite d'une affaire dans laquelle il encourait la peine de mort, et dont le tira son ami l'Archevêque de Vienne, Pierre Palmier, il quitte Paris en 1538.

Il a 27 ans.

Lyon, à nouveau, l'attire mais il ne s'y fixera pas. Il semble d'ailleurs vouloir rechercher plutôt la solitude. Il s'installera donc à quelques kilomètres de Roanne, à Charlieu. Il y exercera la médecine pendant deux ans.

Au cours des deux années de son séjour dans cette ville, il se lia d'amitié avec un autre médecin nommé Rivoire. La famille Rivoire était en relation avec l'Archevêque de Vienne, Palmier ; et celui-ci retrouva ainsi l'érudit conférencier, dont il avait été, quelque temps auparavant, l'auditeur assidu. Palmier, soucieux d'attirer dans sa ville des personnages d'élite, pria le docteur Michel de Villeneuve de venir s'établir à Vienne. C'est ainsi que SERVET s'installa, en 1541 dans notre cité, en qualité de médecin, et fut logé par l'archevêque auprès du palais.

A Vienne, SERVET devait y vivre pendant douze ans, toujours sous le nom de Michel de Villeneuve. Il eut tôt fait dans notre ville de s'attirer toutes les sympathies, celles des notables comme celles des pauvres qu'il eut à soigner les uns et les autres, toujours avec le même zèle. Auprès des humbles, vers lesquels il se sentait " porté par son bon naturel ". Dans ce but, il s'était inscrit à la confrérie de Saint-Luc et soignait gratuitement les pauvres et les prisonniers, malades ou blessés. Il se fit particulièrement remarquer par son dévouement à l'occasion des ravages exercés par la peste dans notre cité en 1542.

Par grâce royale, il obtient d'être naturalisé.

Le voici donc : Citoyen de Vienne. A ce titre, il est appelé à s'occuper des affaires municipales, en la maison consulaire. On lui doit, à ce titre, une participation active, sur le plan de la technique, dans la construction d'un pont sur la Gère.

Médecin de l'Hôtel-Dieu de Vienne, il est élu, ès-qualité, le 18 Octobre 1550, prieur de la Confrérie de Saint-Luc, pour " l'apothicairerie et les soins médicaux ".

En somme, Michel SERVET, alias Michel de VILLENEUVE, compte parmi les plus hautes personnalités de la Ville.

* *

*

Cependant, derrière toutes ces activités, la passion théologique reste ardente chez SERVET. Contraint de vivre sous un nom d'emprunt, dans une semi-clandestinité, il n'a pas pour autant, abandonné ses idées de réforme; et, comme le dit si pertinemment Stefan Zweig : " Quand une idée s'est emparée d'un penseur, elle le domine jusque dans ses fibres les plus intimes, entretenant en lui un feu qui ne s'éteint pas. Une pensée vivante ne veut pas vivre et mourir dans un individu, elle a besoin d'espace et de liberté. C'est pourquoi, un moment vient toujours où il faut qu'elle sorte du cerveau qui l'a conçue ".

Ce moment vint. SERVET, qui avait fait, à Paris, la connaissance de CALVIN, désirait fort l'entretenir de sa doctrine.

Calvin était alors considéré comme le chef suprême de la Réforme. Le jeune juriste et théologien, obligé de s'exiler en Suisse, était devenu le maître de Genève. Il y mettait en application, avec une autorité farouche et une volonté inflexible, les principes d'austérité et d'obéissance absolue, formulés dans son ouvrage : l' " Institution Chrétienne " ; il exigeait de tous une discipline rigoureuse, soumettant même le pouvoir civil à la loi de son Eglise, ou plus exactement à sa " Foi " ; en un mot exerçant une véritable dictature théocratique.

C'est donc à ce Réformateur rigide et fanatique que SERVET fit part de ses conceptions personnelles en matière religieuse. Au début, ils échangèrent une correspondance courtoise et essayèrent de se convaincre mutuellement. Mais, chacun restant persuadé de détenir seul la vérité, le ton s'envenima et tourna bientôt à la dispute, assaisonnée d'injures violentes, parmi lesquelles les termes d' "imposeur, perfide, vilain chien " ne sont pas les plus piquants. Ils nous surprennent aujourd'hui dans la bouche de ces érudits mais, à l'époque, ils faisaient partie de "l'art de la dispute scholastique " : c'était leur expression : les " espices " de la discussion.

CALVIN ne s'en tint pas à ces ordures purement épistolaires ou verbales. N'a-t-il pas écrit à FAREL, son exécuteur des basses-oeuvres : "SERVET ... m'offre de venir (à Genève) ... s'il venait, je ne souffrirais jamais ... qu'il en sortit vivant ".

Ce n'est plus seulement le ton qui monte, c'est la menace maintenant. Le drame est proche.

En effet, le dictateur de Genève furieux, et jugeant qu'il fallait, selon son expression "purger la chrétienté de telles ordures" accomplit à cette occasion, un acte indigne qui révolte aujourd'hui encore la conscience des hommes libres : il décida de dénoncer SERVET à l'Inquisition catholique. Mais conscient sans doute de ce qu'une telle attitude avait de dégradant pour " lui qui, s'il eut mis le pied en France, eût été brûlé lui-même, lui qui avait élevé si fortement la voix contre les persécutions " - ainsi que le dit Voltaire -, il n'accomplit pas lui-même cette vile besogne; il en chargea l'un de ses disciples dévoués : Guillaume de Trie.

Il fut assez facile d'établir que le médecin viennois de l'Archevêque Palmier n'était autre que Michel SERVET convaincu déjà d'hérésie.

Le 16 mars 1553, SERVET est arrêté, mais faute de preuves suffisantes, presque aussitôt relâché. Des preuves ? mais CALVIN, le Chef de l'Eglise Réformée protestante, va les fouir à l'Inquisiteur général catholique. Il lui adresse,

en effet, quelques feuillets de "Christianismi Restitutio" qu'il tient de SERVET. C'est la pièce à conviction. Le 4 Avril dans la soirée SERVET est de nouveau arrêté et conduit dans la prison du palais delphinal, de laquelle il s'évade le 7 Avril.

Mais n'allons pas plus loin dans l'exposé des faits qui vont se dérouler à partir de cet instant.

Pourtant, il nous plait de concentrer notre attention, pendant quelques instants, sur l'évasion de la prison - les circonstances dans lesquelles elle s'est déroulée laissent à penser que SERVET, indiscutablement, a bénéficié de certaines complaisances. Lesquelles ? Nulle trace, nul document. Mais il est bien permis de penser que l'Archevêque de Vienne Pierre Palmier, d'une part, et le sieur de Naugiron, lieutenant général du roi, et gouverneur de la Ville - à qui SERVET avait sauvé la vie - d'autre part, n'y furent pas étrangers.

SERVET en fuite, son procès n'en continue pas moins. Il est jugé sur l'ouvrage incriminé "Christinnismi Restitutio", mais encore sur le vu des lettres qu'il a adressées à CALVIN, Et voilà le comble de la bassesse. La cause est rapidement instruite. Le 17 Juin, la sentence est prononcée. Michel SERVET est condamné, par contumace,

"incontinent qu'il sera appréhendé, conduit sur un tombereau, avec "ses livres, à jour prochain de marché, de la porte du palais delphinal par ses carrefours et lieux accoutumés jusques au lieu de " la halle de la présente cité, et subséquemment en la place appelée la charnève, et illec être brûlé tout vif à petit feu, telle-ment que son corps soit mis en cendres. Et cependant la présente "sentence exécutée en effigie avec laquelle seront les dits livres "brûlés".

En effigie !

Ainsi fut fait.

Il était réservé aux Juges de Genève, et à FAREL et à CALVIN de le faire "brûler tout vif et à petit feu".

Le 27 Octobre 1553, après un procès qui avait duré un peu plus de deux mois, Michel SERVET, qui avait été arrêté à Genève, le 13 Août, quatre mois après son évasion, fut conduit au supplice.

Il eut les mains liées.

Il fut attaché au poteau par une lourde chaîne de fer, et encore par une corde qui lui faisait quatre ou cinq fois le tour du cou.

Il eut la tête ceinte d'une couronne de vert feuillage enduite de soufre.

Et la main du bourreau alluma le bûcher.

Puis ce fut un horrible cri d'épouvante qui s'échappa du nuage de fumée et courut sur la foule un court instant terrifiée.

Ce fut encore un lourd silence, seulement entrecoupé par le crépitement de quelques rameaux de bois mort.

Et enfin, comme une plainte qui s'exhale, comme une espérance aussi, une ultime prière :

" ayez pitié de moi ".

Une voix libre s'était éteinte ...

Un savant disparaissait ...

Michel SERVET n'était plus.

* *
*

Michel SERVET est bien, tout à la fois, la victime de l'Eglise catholique et de l'Eglise Réformée qui, l'une et l'autre, se sont acharnées sur lui et disputées son corps.

Pourtant nous devons à l'Eglise Réformée lui rendre cet hommage :

S'élevant au-dessus de son chef incontesté, faisant taire les sentiments de déférence et de reconnaissance qu'elle nourrit pour lui, elle eut la noblesse et le courage de reconnaître l'erreur commise et de réhabiliter SERVET.

Le 27 Octobre 1903, en effet, sur le lieu même où il avait été brûlé, à Champel, près de Genève, elle faisait élever, en grande cérémonie, un monument à la mémoire de SERVET, condamnant ainsi le crime dont il fut la victime, et tout en affirmant son attachement à la liberté de conscience.

Nous attendons toujours de l'Eglise catholique un geste semblable de réhabilitation. Si elle prétend, pour ne point accomplir ce geste, ne pas avoir brûlé le corps, elle s'abrite derrière une fallacieuse excuse. La condamnation au supplice subsiste, alors qu'attend-elle pour l'effacer, et pour reconnaître, elle aussi, son erreur ?

* *
*

Tout martyr est une leçon que l'Histoire apporte aux hommes.

Celui de Michel SERVET est une leçon de Tolérance.

La Tolérance ? Un philosophe contemporain nous en donne la définition :

"C'est une disposition d'esprit, ou règle de conduite qui consiste,
" non à renoncer à ses convictions ou à s'abstenir de les manifester,
" de les défendre, mais à s'interdire tous moyens violents, injurieux
" ou dolosifs, en un mot à proposer ses opinions sans chercher à les
" imposer ".

Voilà qui est plus et mieux qu'une simple définition, c'est une "règle de conduite".

Or, voici plus de quatre cents ans, un homme, déjà, s'était levé pour nous

enseigner cette règle et, pour la suivre, offrant sa vie, toute sa personne en exemple.

Cet homme, dont le nom est désormais inséparable de celui de SERVET c'est :

Sébastien CASTELLION.

C'est un véritable et c'est le premier Manifeste de la Tolérance qui est adressé au monde et que le temps n'a pas vieilli. Il est né d'un sursaut d'indignation devant le meurtre de Michel SERVET, froidement prémédité et lâchement perpétré.

Ce Manifeste est d'abord un acte de protestation.:

"Rechercher la vérité et la dire telle qu'on la pense n'est jamais
"un crime".

..... Il est une éloquente affirmation du droit à la liberté absolue de conscience :

"On ne saurait imposer à personne une conviction, les convictions
"sont libres".

..... Il est enfin, pour aujourd'hui comme pour hier, pour toujours, un message d'amour :

"Le sang ne cessera de couler si l'amour n'éclaire pas les esprits
" et ne finit par avoir le dernier mot".

Reportons-nous maintenant, une dernière fois, comme pour leur adresser un souvenir ému, vers la victime et son ardent défenseur, vers Michel SERVET, et Sébastien CASTELLION. Et reprenons à ce dernier cette pensée si simple, si émouvante aussi et qui atteint au sublime :

" ON NE TUE PAS POUR UNE IDEE, ON MEURT POUR ELLE "

* *
*